

ANURADHA ROY

Un atlas
de l'impossible

roman traduit de l'anglais (Inde)
par Myriam Bellehigue

ACTES SUD

Pour Baba, toujours là.

PROLOGUE

Sur la photo, la maison est cernée d'eau, l'eau d'un fleuve sépia qui s'assombrit, inoffensif.

La maison est une folie, une bâtisse de style romain dont les colonnes fuselées se dressent jusqu'à la voûte du toit. Sur les côtés, un bouquet de hauts palmiers inclinés semble chiffonner le ciel. En appuyant sur le déclencheur, on a figé les petits remous au pied des colonnes qui soutiennent la longue véranda.

Le fleuve tourne et vire ; avide de nouvelle terre, il dédaigne son ancien lit. Dans la petite ville – on dit ville mais ce ne sont en vérité que deux ou trois maisons de brique, des champs et quelques huttes de paille –, depuis des années, aussi loin qu'on s'en souvienne, on observe ce fleuve indécis devenu sujet de plaisanterie. Mais, à présent, on voit bien que l'audace du fleuve grandit. A chaque mousson, il s'approche de la maison et gagne plusieurs dizaines de centimètres ; ce ne sont plus les quelques millimètres qui passaient jusque-là inaperçus. Sur ma photo, le fleuve est encore loin, retenu par le mur du *ghat*^{*1} ; il clapote contre les marches glissantes qu'empruntaient les femmes pour aller se laver.

Puis, l'eau brune du fleuve de la photo se met à monter jusqu'à recouvrir les marches qui mènent à la maison, jusqu'à recouvrir la véranda. Elle monte et submerge les fenêtres. Je vois des gens nager derrière ces fenêtres englouties, prisonniers de pièces inondées comme dans une Atlantide abandonnée.

1. Les mots suivis d'un astérisque à leur première occurrence figurent dans le glossaire en fin d'ouvrage, p. 315.

Je regarde les palmiers s'écraser contre les ornements du toit.
Tandis que la maison disparaît, le *bakul* en fleur sur le côté
gauche de la photo se met à dériver, navire en partance pour
un voyage sans fin.

Première partie

LA MAISON ENGLOUTIE

I

Au centre d'un cercle de huttes faites de terre et de paille, on avait allumé plusieurs feux ; dans la chaleur et la lumière de ces flammes, des tasses en feuilles de palmier remplies d'alcool passaient de main en main. Des hommes en pagnes et des femmes en saris avaient commencé à danser, leurs pieds nus soulevant de la poussière. Des volutes de fumée s'élevaient des marmites et se mêlaient à celles du tabac. Les bruits de la forêt étaient couverts par le son des tambours, les vibrations monotones d'un instrument à cordes et la puissance des chants.

Au milieu de cette agitation, un homme était immobile comme une statue, assis sur une chaise qui avait encore des accoudoirs mais plus de dossier. Il avait un visage fin, marqué par des rides d'expression. Ses cheveux bruns, lissés vers l'arrière, dégageaient un grand front. Son long nez faisait saillie sous des orbites profondes. Il avait passé la soirée à fumer la pipe et à tenir poliment une tasse d'alcool qu'il faisait semblant de siroter. Il portait une *kurta** et un *dhoti** d'un blanc austère, et son gilet noir rappelait la sévérité d'une robe d'avocat.

Les chants n'avaient pas l'air de le toucher. En revanche, il regardait fixement les danseurs : la fille en sari rouge n'était-elle pas celle qui avait négligemment abandonné des paniers d'hibiscus sauvages dans un coin d'atelier à l'usine ? Et cet homme qui l'enlaçait n'était-il pas un des ramasseurs de miel ? C'était difficile à dire avec ces saris et ces *dhoti* tout neufs, ces fleurs dans les cheveux, ces perles qui dansaient à leurs cous, ce halo de lumière... L'homme se pencha un peu pour tenter de déterminer lesquels de ces visages luisants de sueur faisaient partie de sa petite équipe d'employés.

Celui qui était assis à ses côtés sur un tabouret lui donna un coup de coude dans les côtes. Il était vêtu d'un costume marron et ressemblait à un crapaud.

— Amulya *Babu*, c'est quelque chose, ces filles des tribus, hein ? Elles donnent même des idées aux hommes mariés depuis longtemps ! Et vous savez quoi ? Elles peuvent coucher avec qui elles veulent !

Il vida d'un trait sa tasse et passa la langue sur ses lèvres.

— Ouah, ça, c'est de l'alcool ! Je devrais en vendre dans mon magasin !

Un villageois au torse nu emplît de nouveau sa tasse et s'exclama :

— Venez danser avec nous, Cowasjee *Sabib* ! Amulya *Babu*, vous ne buvez rien ! C'est la première fois que nous invitons des étrangers à notre fête de la moisson. Et c'est bien parce que j'ai insisté. J'ai dit : Cowasjee *Sabib* et Amulya *Babu* nous donnent chaque jour notre galette et notre sel. Nous devons les remercier à notre humble manière !

A proximité, un grand homme musclé les écoutait ; il eut une moue de mépris lorsqu'il vit l'un des siens se pencher vers les quatre ou cinq amis que Cowasjee avait amenés et remplir servilement leurs tasses. Au-delà du cercle de lumière, d'effluves et de bruit s'étendaient la forêt et ses ombres épaisses. Au loin, on entendit le meuglement plaintif et étouffé d'un buffle. Le rythme des tambours s'accéléra ; les filles se prirent par la taille et commencèrent à se balancer en cadence ; les hommes entamèrent une chanson :

*Une jeune fille à la taille si fine
Que je peux l'enlacer d'une main
Descend puiser de l'eau,
En balançant des hanches.*

*Ma vie se consume de désir.
Rouge est mon lit.
Rouges mes couvertures.
Pendant ces mois de pluie et de bonheur,
Reste, reste auprès de moi.*

*Sans toi, je n'ai pas faim.
Sans toi, je n'ai pas soif.
Sans toi, je n'aurai goût à rien.
Reste auprès de moi pendant ces mois de pluie
Et de bonheur, reste, pour moi.*

Une des jeunes femmes sortit du groupe de danseurs. Elle avait remarqué qu'Amulya avait l'air préoccupé et se demandait comment on pouvait être insensible à cette musique et ne rien boire. Elle s'approcha en souriant ; un sari orange enveloppait ses jeunes courbes, ses perles et ses bracelets cliquetaient, les flammes éclairaient ses épaules nues. Quand elle se pencha vers Amulya, elle fut prise d'un léger vertige sous l'effet de l'alcool. Tandis qu'il essayait de l'esquiver, elle lui caressa la joue et demanda :

— Mon pauvre *Babuji*, vous pensez à quelqu'un ?

Elle se pencha un peu plus et lui murmura à l'oreille :

— Vous ne voulez pas danser ? Ça aide à oublier son chagrin.

Amulya leva les yeux ; son regard glissa sur ce visage enfantin encadré de cheveux frisés qui dégageaient une forte odeur d'huile sucrée pour se porter sur l'éclatante fleur pourpre qu'elle avait accrochée à son chignon. Au centre de la couronne violette, un cercle de pétales plus clairs et un coussinet d'étamines. *Passiflora*, évidemment. Oui, *Passiflora*, pas de doute. Mais quelle espèce exactement ?

Le regard légèrement embué par l'alcool, la jeune femme avait du mal à se concentrer ; elle remarqua pourtant que l'homme ne regardait que la fleur. Elle la décrocha et la lui tendit. Une large fossette creusa sa joue. Il y eut un nouveau roulement de tambours, on entama une nouvelle chanson et, dans un éclat de rire, elle fila retrouver ses amis ; elle se retourna une fois.

— Eh bien, Amulya *Babu*, on dirait que cette fille a un petit faible pour vous !

Cowasjee parlait fort en donnant des tapes sur la cuisse d'Amulya.

— Vous avez le droit de ne rien manger et de ne rien boire... Mais comment pouvez-vous dire non à une femme aussi sensuelle ? Allez danser avec elle ! C'est comme ça que l'on fait par ici !

Amulya se leva et s'écarta de Cowasjee.

— Je dois y aller, répondit-il sèchement. Il tenait la fleur dans sa main gauche. De la main droite, il cherchait son parapluie.

Amulya sentait bien qu'il détonnait. A son arrivée dans cette petite ville aux portes de la jungle, il avait essayé de s'intégrer à la vie sociale locale en se rendant à quelques soirées. Les

notables de Songarh avaient eux aussi fondé quelque espoir sur cet homme qui venait d'une grande ville : il s'agissait peut-être d'un dandy plein de répartie, qui aurait des tas d'histoires et de ragots à raconter, très au fait des dernières modes... Il viendrait pimenter leur terne routine de province. Amulya avait reçu de nombreuses invitations enthousiastes.

Lors de ces soirées, il commençait par décliner whisky et cocktail au gin ; il ne participait que très peu à la conversation et attendait la fin du repas puis la fin de la soirée. Assez rapidement, il comprit que sa présence à ce genre de dîners n'avait aucun sens. Était-ce vraiment ainsi qu'il parviendrait à être accepté comme un des leurs alors que tout dans son comportement laissait transparaître qu'il n'avait pas envie d'être là ?

Il avait cru que la fête organisée par les villageois qui travaillaient pour lui serait différente. Pour une fois, il avait eu envie d'y aller. Il ne connaissait ces gens que dans un contexte de travail... Comment faisaient-ils la fête ? A quoi ressemblaient leurs maisons ? C'était une occasion à ne pas manquer. Cowasjee, dont la grossièreté habituelle semblait décuplée par la présence de filles aux épaules dénudées, lui avait pourtant assuré que ce serait une soirée comme les autres.

Amulya chercha à qui il pouvait adresser ses remerciements mais tout le monde était soit accroupi en train de boire, soit en train de danser, chacun dans sa bulle de plaisir solitaire. Le rythme des tambours s'était emballé, l'instrument à cordes avait du mal à suivre. Où était son parapluie ? Et sa sacoche ? Est-ce que son *tonga** l'attendait ainsi qu'il l'avait demandé ? Y avait-il seulement une seule personne à peu près sobre qui puisse l'éclairer jusqu'au *tonga* ?

— Allons, allons, asseyez-vous, Amulya *Babu*, dit Cowasjee en tirant sur la manche d'Amulya. Vous ne pouvez pas partir sans avoir dîné. Ils vont croire que leur nourriture est trop modeste pour vous et ils vont se vexer. La soirée ne fait que commencer. Nous avons plein d'histoires à nous raconter. Vous connaissez celle-ci ?

Cowasjee gloussa en pensant déjà à la chute.

Amulya, contrarié, se rassit bien malgré lui. Au milieu de rires en cascade, il se força à esquisser un sourire quand il apprit pourquoi les deux orifices d'une femme ne dégageaient pas la même odeur en dépit de leur proximité.

— C'est comme la différence entre le darjeeling et l'assam ! s'exclama l'un des camarades de Cowasjee. Ils poussent tous les deux dans les montagnes de l'Est de l'Inde mais leurs arômes n'ont rien à voir !

Un troisième homme intervint :

— Mais non, imbécile ! Dis plutôt que l'un pue comme une bouche d'égout alors que l'autre a tout d'une canalisation d'eaux usées !

Ils se donnèrent un petit coup de coude et montrèrent du doigt les jeunes femmes qui dansaient près du feu.

— Elle est pour toi, ricana l'un d'entre eux. Et si on l'emmenait à la maison histoire de vérifier la théorie assam-darjeeling ?

Le grand villageois robuste sortit de l'ombre, le poing serré sur une longue canne en bambou. En deux enjambées, il se dressait devant eux, brandissant son arme. Cowasjee se fit tout petit sur son siège. L'hôte obséquieux comprit le danger et s'approcha lui aussi à toute allure. Il dit quelque chose au joueur de tambour et à une femme qui s'affairait autour d'une des marmites. Les tambours se turent brusquement. Les danseurs, surpris, interrompirent leur danse en plein milieu et la femme lança :

— On va manger avant que le poulet ne s'échappe du riz !

On entendait encore l'instrument à cordes : le musicien, en transe, n'arrivait pas à s'arrêter. L'homme à la canne de bambou recula ; impassible, il ne quittait pas Cowasjee des yeux.

Loin de là, il semblait à Kananbala que le son étouffé des tambours résonnait comme une pulsation dans la nuit. Encore une nuit d'attente. A neuf heures et demie, la voiture du voisin. Un claquement de portière. Des ordres lancés en direction du gardien. Dix heures. Le ronronnement de la pendule faisant le plein d'énergie avant d'égrener lentement ses dix coups. Le craquement des arbres. Le croassement d'un corbeau solitaire perturbé par le clair de lune. Une rafale de vent, un claquement de porte. Dix heures et demie. Le hululement alterné des chouettes, les cris des renards un peu plus loin. Puis, un bruit de sabots : d'abord sourd, de plus en plus clair et enfin accompagné d'un bruit de roues et d'un claquement de fouet. Les injures d'un conducteur de *tonga*. La voix d'Amulya : "C'est bon, nous y sommes." Trop forte, cette voix.

Kananbala posa son exemplaire usé du *Ramayana* et se dirigea vers la fenêtre. Son mari, courbé, tentait de s'extraire du *tonga* dont la capote était trop basse pour lui. Elle se retourna, regagna son lit et reprit le *Ramayana*. Quand Amulya entra dans la chambre et se mit à chercher ses sandales, elle ne lui dit pas qu'elle les avait glissées sous la table. Quand il lui demanda : "As-tu mangé ?", elle fit semblant d'être absorbée dans son livre. Quand il lui demanda : "Est-ce que les enfants sont couchés ?", elle répondit : "Evidemment ! Tu as vu l'heure qu'il est ?"

— Ils ont servi le dîner à dix heures seulement. Ils ne voulaient pas que je parte sans avoir mangé. Que voulais-tu que je fasse ?

— Rien, répliqua Kananbala. Je sais bien que...

Elle s'interrompit.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi donc ? Ah, ça ? Une fleur.

Amulya était en train d'enlever sa *kurta* par la tête et sa voix était assourdie. Sous son maillot de corps, elle devinait ses côtes et son ventre rentré. Elle regarda à nouveau la fleur violet foncé, flétrie. Il l'avait posée sous la lampe, près du lit, et Kananbala remarqua un long cheveu brun collé à la tige poisseuse ainsi éclairée.

— Je sais bien que c'est une fleur, dit-elle. Pourquoi l'as-tu rapportée à la maison ?

— Je voulais juste l'identifier, dit-il en sortant de la pièce.

Elle lui avait souvent posé les mêmes questions : y avait-il des femmes dans les soirées où il allait ? La maîtresse de maison ? Des amies à elle ou bien des femmes de sa famille ? Pourquoi ne l'emmenait-il jamais elle, Kananbala ? Toujours, il riait d'un air condescendant ou bien il répliquait, exaspéré : "Je n'ai jamais rencontré de femmes à ces soirées, et ce n'est pas mon but." Et aujourd'hui, cette fête au village... elle n'aurait pas pu y aller ? Si elle avait fait partie de cette tribu, elle n'aurait pas eu besoin de demander la permission à un homme.

Amulya rapporta dans la chambre un grand livre relié. Il s'assit près de la lampe, ouvrit le livre puis enfila ses lunettes cerclées de noir. Il tenait la fleur dans une main et, de l'autre, il tournait les pages. Il regardait alternativement le livre et la fleur et marmonnait :

— *Passiflora*, bien sûr... Mais *Passiflora incarnata* ? Je n'ai jamais vu cette espèce grimpante à Songarh.

Kananbala se retourna, cala sa tête contre l'oreiller et ferma les yeux. Elle l'entendait feuilleter le livre et faire des commentaires indistincts. Elle fut prise d'une soudaine et folle envie de piétiner ses lunettes, de les réduire en miettes.

Amulya posa la fleur à côté du dessin.

— *Incarnata*, oui, *incarnata*, c'est bien ça. Roxburgh a forcément raison.

En arrivant à Songarh aux environs de 1907, Amulya avait découvert une ville gagnée sur la forêt et sur la pierre, probablement un siècle plus tôt. Elle était perchée sur un plateau rocheux au bout duquel on distinguait – on les voyait aussi de la maison – une bande de forêt sombre et, au-delà, des collines aux ombres irrégulières et bleutées. Plus loin, on discernait les ruines d'une construction médiévale : c'était le fort, le *garh* qui avait donné son nom à la ville. Il n'en restait que quelques murs et une tour de guet surmontée d'un dôme, mais cela suffisait à nourrir les rêveries d'Amulya. Il y avait devant le fort un bassin peu profond dont les bordures étaient incrustées de pierres. A l'arrière, le lit d'une ancienne rivière asséchée séparait le fort de la forêt et des collines. Certains disaient que l'on découvrirait un jour toute une cité ensevelie autour de ce fort. D'autres affirmaient que, dans le passé, Songarh avait été un centre d'enseignement du bouddhisme et que le Bouddha en personne s'était assis au pied d'un arbre lors d'un de ses voyages. Quand il avait visité le fort pour la première fois, Amulya avait effectivement repéré un vieux banyan dont les racines aériennes formaient un enchevêtrement couleur de pierre. Le tronc principal portait un nœud qui, quand on le regardait sous un certain angle, ressemblait au visage d'un homme en méditation.

Quand la famille d'Amulya s'était installée, Songarh n'était plus un centre spirituel mais la découverte de gisements de mica par les géologues de Sa Majesté avait suscité un regain d'intérêt pour l'endroit. Un peu plus loin, le sous-sol de la forêt recélait même une ressource plus lucrative encore : du charbon. Une minuscule colonie britannique s'était donc établie parmi les parcelles irrégulières de millet et de verdure, qui supervisait les mines de charbon et les filons de mica plus proches. Le climat de Songarh était sain ; en hiver, il fallait même faire du feu car les températures chutaient. Rapidement, un quartier

blanc s'était développé près du fort et les quelques personnes responsables des mines y formaient un cercle très fermé.

Avec le temps, Songarh avait vu apparaître une rue principale et quelques magasins. L'un des tout premiers, Finlay, était tenu par un parsi débrouillard qui s'employait à satisfaire les besoins des expatriés en produits exotiques : café, fruits, poisson en boîte, dentelle et lingerie, mélasse, graisse de rognon, cigarettes et fromage. Les Indiens entraient dans la boutique pour y acheter du tissu et des boutons, des médicaments et des cosmétiques ; ils en ressortaient avec des oreillons de pêche au sirop dont ils ne savaient trop que faire.

La forêt était aux aguets. Tout le monde savait qu'elle abritait des léopards dans ses profondeurs inexplorées. Des tigres et des chacals s'abreuyaient ensemble à des ruisselets qui coulaient parmi des galets gris et marron. Des vaches et des chèvres disparaissaient, parfois même des chiens. Il était inutile de chercher une quelconque dépouille. Jusqu'à l'ouverture des mines et l'arrivée d'ouvriers en nombre qui avaient créé un sentiment de sécurité, personne à Songarh n'aurait eu l'imprudence de s'aventurer sur ces terres inconnues, vert sombre et sauvages, qui s'ouvraient aux portes de la ville, s'étendaient sur des kilomètres et ne prenaient fin que là où les mines de charbon avaient été creusées.

La forêt demeurait le domaine de tribus dont les membres étaient reconnaissables à leur peau foncée et brillante comme la surface de pierres mouillées, à leurs corps droits et secs. Les femmes ornaient leurs cheveux noirs de fleurs à pétales dentelés. Ils étaient pauvres, beaucoup avaient l'air affamés. Pourtant, ils sortaient rarement de la forêt, et toujours en groupe. Certains avaient été expulsés vers la ville lorsque les mines avaient englouti des pans entiers de leur territoire. Ils vivaient dans des cabanes de fortune et effectuaient toutes sortes de tâches. Amulya en employait beaucoup.

Il avait entendu parler de Songarh à Calcutta ; il était venu y faire un tour, s'était promené dans la petite ville et la campagne environnante. Il avait accueilli la certitude qu'il vivrait là comme une bénédiction. Parfois, certaines personnes vous parlent avant même d'avoir prononcé un seul mot et un lien fort se noue avec elles, aussi tangible qu'un contact physique. C'est ce qu'Amulya avait ressenti pour Songarh. Il savait que, s'il se détournait d'elle à ce moment-là, il ne cesserait d'y penser en ayant toujours l'impression de mener une existence bancal.

A Songarh, parmi ceux dont il ne parlait pas la langue, il avait monté sa petite fabrique de médicaments et de parfums tirés d'herbes, de fleurs et de plantes. Les habitants de la forêt savaient où trouver des hibiscus sauvages dont on faisait une huile rouge et fragrante, des belles-de-nuit dont on extrayait les essences, de minuscules herbes à partir desquelles on concoctait une pâte verte et malodorante capable de faire mûrir les comédons les plus tenaces en une nuit. Avec une détermination dont il ne soupçonnait pas l'existence, Amulya avait appris la langue des Santals* ainsi que le hindi ; il en sut bientôt autant qu'eux sur leurs plantes et il diversifia ses produits.

Depuis Calcutta, sa famille l'observait avec un mélange de surprise, d'amusement et d'irritation. Il n'avait rien fait dont il ait à rougir. Pourquoi donc cet exil qu'il s'infligeait à lui-même ? Pourquoi quitter une métropole pour un coin perdu ? Calcutta n'offrait-elle pas tout ce dont un homme comme lui avait besoin ? On percevait bien sous le vernis de leurs discussions qu'ils interprétaient ce départ comme une forme de mépris envers leurs propres vies ; Amulya redessinait un schéma établi depuis longtemps.

La maison qu'Amulya avait fait bâtir ne passait pas inaperçue : c'était une imposante maison de ville, aux nombreuses ouvertures, érigée au milieu de friches et de champs pratiquement dépourvus de toute autre construction à cette époque-là. Il en avait dessiné les plans avec un architecte anglo-indien formé à Glasgow et elle semblait offrir un judicieux mélange d'Occident et d'Orient. Elle était orientée au sud, l'arrière de la maison donnant sur la route. La façade sud devait comporter de longues vérandas, la façade nord plusieurs rangées de fenêtres. A l'ouest, ils avaient prévu des balcons et des terrasses pour laisser entrer la lumière du soleil couchant. Ces balcons surplomberaient une cour intérieure jouxtant la cuisine au rez-de-chaussée. Côtés sud et ouest, on aménagerait un jardin d'arbres, d'arbustes et de fleurs. Plutôt qu'un nom grandiloquent, Amulya avait préféré donner à sa maison un numéro et, alors qu'il n'y avait sur cette route qu'une seule autre demeure, il avait planté un panneau sur la parcelle encore vide, qui indiquait en grosses lettres noires : "3, Dulganj Road" – le chiffre 3 pour lui et ses deux fils.

C'était une grande maison, "une maison qui pourra accueillir une famille nombreuse", avait dit l'architecte d'un air satisfait quand il avait achevé les plans. Pourtant, une fois ces plans convertis en briques et en plâtre, cette bâtisse était demeurée impénétrable en dépit de toutes ses fenêtres et de tous ses balcons. Personne n'aurait eu l'idée de se présenter à l'improviste au 3, Dulganj Road en disant : "On avait envie de venir vous dire bonjour." L'alignement de volets fermés, côté route, semblait signifier aux visiteurs que l'on préférerait leur dire au revoir depuis l'étage plutôt que de les faire entrer.

De l'autre côté se dressait la seule autre habitation des alentours. C'était un des bungalows construits par la compagnie minière pour ses administrateurs. Sur le portail, on pouvait lire : Digby Barnum. On ne voyait M. Barnum que rarement. Chaque matin, à l'abri d'une porte cochère, il montait dans une voiture qui l'emmenait sur son lieu de travail. Il quittait la maison à neuf heures et demie précises et ne regardait jamais sur les côtés tandis que la voiture passait lentement la grille et s'éloignait. Personne dans le voisinage n'avait croisé son regard.

Amulya avait vu Barnum pour la première fois alors qu'il venait d'arriver à Songarh et qu'il passait son temps en plein soleil, à surveiller le chantier de sa propre maison. Un jour, la voiture de Barnum avait toussoté en démarrant sous le portique pour finalement caler à quelques mètres à peine de l'entrée. Amulya attendait une livraison sur la route. Il avait vu un homme ouvrir une portière et sortir en proférant des injures en anglais. "Bordel de merde !" criait Barnum en donnant des coups de pied dans le capot. Puis, mains jointes, il avait changé de tactique : "Allez, bougre de tacot, un petit effort..." Sous l'éclatant soleil matinal, sa peau rougissait rapidement. Des mèches de cheveux collaient à son crâne chauve comme autant de bandelettes humides. Il avait les joues en feu et des bourrelets rose vif plissaient son cou.

Amulya avait tourné la tête malgré son envie d'observer la scène.

Le chauffeur avait disparu derrière le capot tandis que Barnum essayait de mettre le contact. La voiture ne voulait pas démarrer. Le chauffeur s'était alors mis à tourner une manivelle glissée sous l'avant du véhicule pendant que Barnum appuyait rageusement sur l'accélérateur. La voiture avait émis quelques ronflements rauques mais cela n'avait rien donné.

Barnum était ressorti de la voiture et scrutait la route déserte d'un air inquiet. Il continuait d'ignorer la présence d'Amulya. Ce dernier savait que les bureaux de la mine se situaient à plusieurs kilomètres de là, de l'autre côté de la ville ; il souriait intérieurement.

Un bruit avait brusquement attiré l'attention de Barnum.

Un bruit de sabots, assourdi. Mais des sabots, sans aucun doute.

Amulya avait regardé furtivement le visage plein d'espoir de Barnum, puis s'était réjoui de le voir bien évidemment se décomposer lorsqu'il avait compris que ce claquement ne provenait pas d'un *tonga* mais d'une charrette branlante chargée de briques. Barnum avait patienté pendant que les ouvriers défaisaient lentement le chargement en pleine chaleur, tentant de faire passer leur paresse pour une forme d'application. Le chauffeur avait arrêté de tourner la manivelle ; il attendait, les épaules affaissées, à l'ombre d'une flamboyante bougainvillée.

Barnum s'était précipité dans sa maison pour réapparaître aussitôt. Il ne regardait toujours pas Amulya mais dévisageait d'un air rageur les ouvriers, qui prenaient leur temps, et le cheval efflanqué qui soufflait bruyamment dans une musette. Le tintement lointain et tranquille d'une cloche de vache contrastait avec la hargne et l'exaspération de Barnum. "*Juldi karo*", avait-il lancé aux ouvriers. "Dépêchez-vous, gros feignants. Videz-moi cette espèce de vieille guimbarde à deux sous, *juldi karo*."

Ils avaient fini par tout décharger puis s'étaient détournés. Assis sur des bouts de murs en construction, ils avaient allumé une cigarette et poussaient des soupirs d'épuisement. Contrairement à son habitude, Amulya n'avait pas relevé leur comédie, tout absorbé qu'il était par le spectacle du corpulent Barnum essayant de se hisser à l'arrière du chariot fermé sur trois côtés. Il avait dû s'asseoir dans la poussière, sur le plateau où l'on avait transporté les briques, dos au conducteur. Son pantalon et ses chaussures lustrées dépassaient de la carriole. Il était tourné vers Amulya et les ouvriers mais il évitait de les regarder. La charrette avait doucement repris le chemin de la ville.

Quelques jours plus tard, alors qu'on creusait un puits dans ce qui deviendrait le jardin d'Amulya, un domestique de Barnum s'était approché et avait hurlé par-dessus le fracas

des coups de marteau et les chants que les ouvriers avaient entonnés en chœur pour rythmer leur travail :

— *Sabib* dit que c'est interdit !

— Comment ?

Amulya n'avait pas compris à cause du vacarme. Il avait crié en direction des ouvriers :

— Stop ! Arrêtez !

— *Sabib* dit pas de bruit l'après-midi. Il rentre à la maison pour déjeuner et faire la sieste. Pas de bruit entre une heure et quatre heures.

Arborant un air d'autorité emprunté à ses maîtres britanniques, le domestique avait jeté un dernier coup d'œil à Amulya puis avait disparu avant même que celui-ci ait pu réagir. Amulya bouillonnait de rage, impuissant face à ce serviteur qui avait tourné les talons, sachant qu'il lui faudrait s'exécuter.

Quand ils s'étaient enfin installés dans leur nouvelle maison et que Kananbala avait demandé s'il n'était pas impoli de ne pas aller saluer les voisins, au moins une fois, Amulya avait sèchement répliqué : "Inutile. Quelle idée ! Tu as oublié qu'ils sont britanniques ? A leurs yeux, nous ne sommes que de grossiers sauvages."

Amulya était le seul Indien à s'être établi dans une zone encore déserte, tout près des maisons de mineurs et des tanières de renards, loin de l'agitation du marché principal, des tambours de Ram Navami, des discours et des tam-tam des patriotes, des appels nasillards du muezzin, des coups de trompette discordants qui accompagnaient les cortèges de mariage, des feux d'artifice pétaradants au moment de Diwali. A l'usine, il entendait ces bruits à longueur de journée. Chaque soir, à bord du *tonga* bringuebalant qui le ramenait chez lui, il attendait cet instant magique où le tumulte de la ville s'estompait pour laisser place à l'obscurité des arbres assortie d'une quiétude que troublaient seulement quelques cris de la forêt et des chants d'oiseaux au crépuscule.

Pourtant, au fil des mois, des ombres étaient venues ternir ce paisible bonheur. Amulya avait fini par reconnaître qu'on le considérait toujours comme un étranger chez lui, à Dulganj Road, et, si ce statut d'étranger convenait finalement assez bien à son désir de solitude, il savait que, pour sa femme, c'était une tout autre histoire.